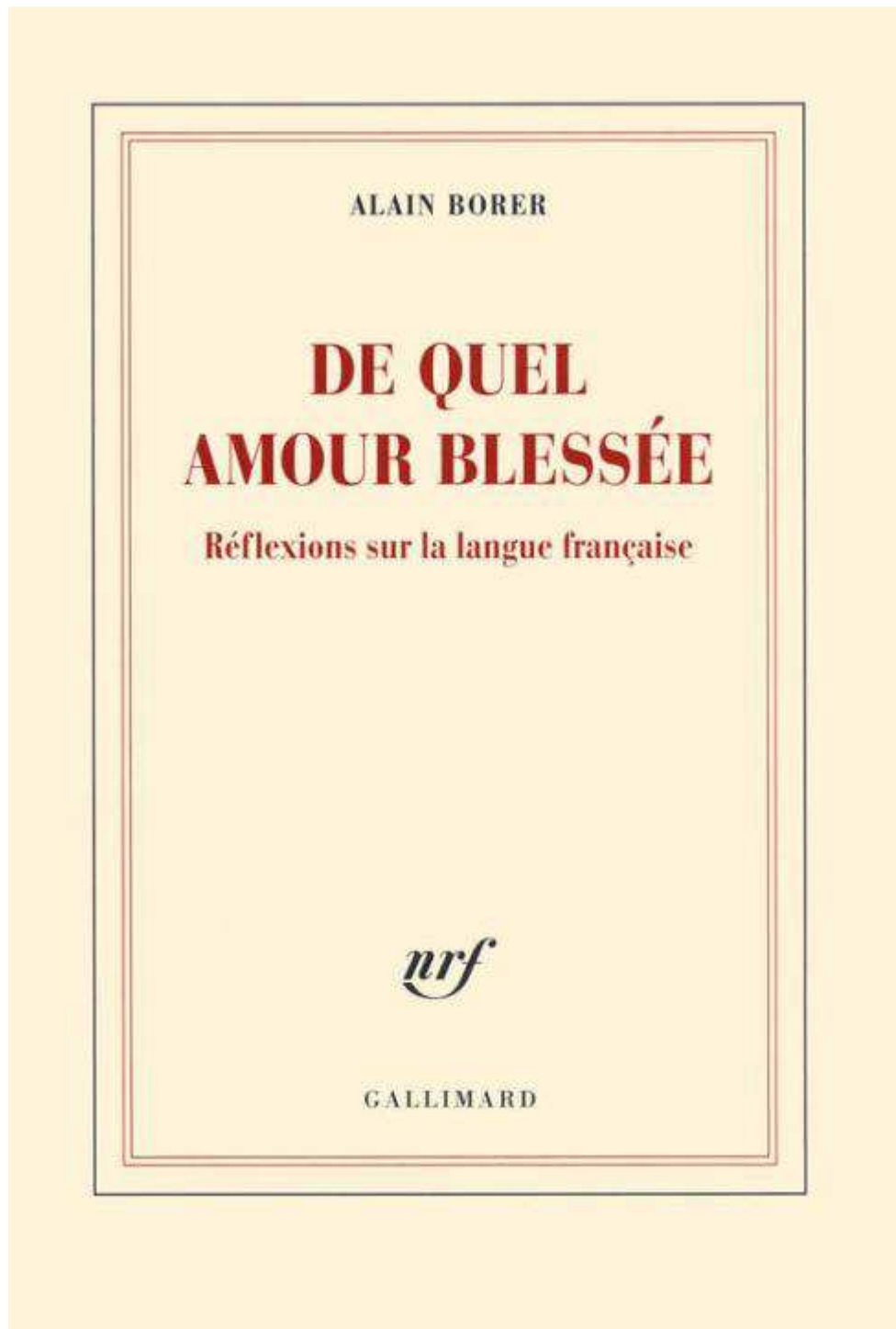


Le perroquet d'Amazonie

Par [Jean-Louis Ezine](#) / 1



C'était avant. Bien avant. Avant le déclin, les crises, la récession, avant le *burn out* national et les humiliations du *french bashing*. Le président Pompidou promettait de « *maîtriser la croissance* » (il y en avait trop) et la France était si admirée que le dramaturge Eugène Ionesco, natif de Roumanie, ne semblait pas s'écarter de l'évidence quand il clamait : « *La langue française est l'instrument idéal de la littérature* ». Et encore, fallait-il entendre :

tous les genres et toutes les disciplines confondues, les romanesques, les poétiques, les cognitives, les spéculatives. C'était presque un truisme. Dans ces mêmes années, Marcel Pagnol ricanaît : « *Le prix Nobel est un prix de français décerné par des Suédois* » (ironie jalouse d'un non-lauréat).

Près d'un demi-siècle plus tard, Alain Borer, grand spécialiste de Rimbaud et poète lui-même, se rallie avec panache à Ionesco, qui a dit la chose « *une fois pour toutes* ». Et de nous inviter, dans une éblouissante suite de réflexions sur la langue française, à voir dans cette formule non pas une simple conviction d'usager de l'instrument en question, mais un fait. « *Un fait que le nombre, constamment le plus élevé, de lauréats français du prix Nobel de littérature n'est pas seul à objectiver* » écrit Alain Borer avec un indiscutable à-propos, au moment où l'actualité vient sublimer la statistique avec le couronnement de Patrick Modiano, six ans après celui de J.M.G. Le Clézio.

« Alain Borer prévient que son essai, célébrant un génie verbal occulté par les pratiques dominantes, sera un jour illisible »

Cette intrépide déclaration de patriotisme littéraire, étayée par les faveurs reconduites de Stockholm, serait d'une opportune consolation, dans le contexte globalement désastreux où elle prend place, si elle n'était en réalité héroïque, un rien bravache et, au fond, tout à fait désespérée. L'audace presque anachronique dont elle témoigne n'a en effet plus rien à voir avec les vanités cocardières des années 70. Car la langue dont se réclament Alain Borer et avec lui nos derniers écrivains classiques s'en va à une vitesse folle, précipitée à l'abîme par le panurgisme ambiant où se mêlent les « *fauteurs* » de tout poil et des fossoyeurs indifférents recrutés par les institutions pourtant chargées de la défendre.

Sous l'étreinte d'un titre racinien et même, en quelque façon, symboliquement *enraciné*, ***De quel amour blessée***, la suggestion affleure : Ariane figure ici Marianne. On connaît la suite du vers, elle est fameuse : « *vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée...* » L'abandon. C'est bien le sujet de cet ouvrage passionnel. Tout se passe aujourd'hui, dans la machine à tambour qui nous tient lieu de société, comme si la culture héritée, et en première instance la langue, devait faire l'objet d'une péremption. Tout ce qui est daté doit mourir. Alain Borer prévient même que son essai, célébrant un génie verbal occulté par les pratiques dominantes, sera un jour illisible.

Raison de plus pour se plonger sans attendre dans cet univers en voie de disparition où la rhétorique n'était pas qu'un moyen, mais à elle-même sa propre fin. La langue régnait et son royaume était le livre. Ce fut l'apogée. A l'appui de la thèse de Borer, accordons-lui, nous tous, fût-ce par la procuration rêveuse à quoi nous invite la lecture des grands textes, d'avoir savouré le bonheur aujourd'hui presque perdu de goûter les choses, non pas à travers la prétendue « valeur » en quoi les convertit l'obsession contemporaine, mais à travers la façon dont elles se disent. A travers la façon dont elles se *livrent*. Au temps jadis, quand rien n'existait de ce qui nous alerte, nous sollicite à chaque instant, dans un monde sans internet, sans radio, sans télévision, sans téléphone, les occasions de s'émouvoir étaient moindres. L'homme moyen avait un pouls régulier, et les procédés par lesquels sa conscience s'agite aujourd'hui pour un oui ou pour un non n'appuyaient pas sans cesse d'un poids terrible sur sa raison et sa sensibilité comme ils le font désormais à tout propos, et à l'occasion d'événements dont il restera, nonobstant le trouble dans lequel ils le jetteront au milieu de la multitude pareillement alarmée, un spectateur profane.

« En ces époques reculées, il n’y avait guère que les livres pour vous distraire au sens fort (“distraire : séparer d’un ensemble”) »

En ces époques reculées, il n’y avait guère que les livres pour vous distraire au sens fort (« distraire : séparer d’un ensemble »), il n’y avait que les livres pour vous bousculer, vous déranger, provoquer en vous un mouvement désordonné, vous couper la respiration, vous faire oublier l’heure du dîner, vous causer pâleurs, palpitations, malaise et autres tumultes comateux. C’est Emmanuel Kant zappant l’heure de sa promenade rituelle le jour où il reçoit *L’Emile* de Jean-Jacques Rousseau, laissant croire par là à tout Königsberg qu’il lui était arrivé quelque chose. Quand la cathédrale sonnait la demie de deux heures, on voyait infailliblement le philosophe s’engager dans l’allée bordée de tilleuls, suivi à quelques pas de son vieux domestique, Lampe, qui portait le parapluie. Pas ce jour de 1762. Il lui était arrivé quelque chose et c’était *L’Emile* de Rousseau.

C’est Malebranche découvrant à 26 ans le *Traité de l’homme* de Descartes et soudain pris de battements de cœurs désordonnés pour lesquels on l’enverrait de nos jours en clinique passer une épreuve d’effort sur bicyclette ergonomique. Examen augmenté d’une échographie cardiaque et de la pose d’un holter tensionnel lui éclatant le biceps pendant vingt-quatre heures non-stop.

Et tout ça pourquoi ? Parce qu’il est bouleversé par la lecture d’un livre. À l’époque, le malheureux Malebranche se soigne juste en s’arrêtant de temps en temps. Mettons : dix minutes de Descartes, suivies d’une heure de pause. Puis à nouveau dix minutes de Descartes, une heure de pause et ainsi de suite. Sans aucun certificat médical, sans autorisation d’aucune sorte. Lui, Malebranche, un théologien de santé fragile, affligé même de difformités inguérissables en sa qualité de dernier enfant d’une famille de treize.

Nous voilà loin de Borer, sans doute. Mais pas tellement, lui qui prémédite pour son compte personnel une épreuve plus terrible encore, et s’y prépare avec une sorte de joie féroce, comme tous les gens de son espèce : parler dans le désert, en pure perte, à la façon de ces perroquets chez qui Chateaubriand reconnût la langue des Indiens disparus d’Amazonie.

. [*De quel amour blessée. Réflexions sur la langue française*](#), par Alain Borer, Gallimard, 354 p., 22,50 euros.